

Mady se retourna, encore une fois, juste comme s'il lui semblait laisser derrière elle quelque chose..., un objet, un souvenir. Non, une fois au bord de la route principale, à l'abri d'un gros chêne, elle attendait, là, cet autocar qui allait enfin la sortir de cette vie, la mener vers Sa Vie.

La veille, elle avait appelé sa fille aînée Solène, lui avait juste dit qu'elle partait quelques temps se reposer, qu'elle ne savait pas où exactement mais qu'elle déciderait au hasard. Pour cette jeune femme très « organisée », Mady devait passer une nouvelle fois pour très différente des autres mères !

La cinquantaine passée, Mady avait vécu beaucoup de grands et douloureux moments qui s'affichaient à peine sur quelques rides au coin des yeux, pour le reste, sa chevelure brune et souple encadrait magnifiquement ce visage couleur de terre orangée, un peu trop de soleil, non juste le soleil année après année. C'était lui son astre préféré comme elle aimait à en rire, lui qui lui caressait la peau chaque été en lui rendant la magie du sourire. Mady aurait dû naître très au sud...

Il avait fallu ce coup de grâce assené par sa fille Laura pour que Mady se décide enfin à s'occuper d'elle, à vivre pour elle, d'ailleurs quel mal y avait-il ? N'était-ce pas la seule bonne idée du moment ?

Car pour ce qui était des idées, Mady les collectionnait mais étaient-elles bonnes... ? L'expérience démontrait qu'elle s'était quelques fois trompée, mais pas cette fois elle en était certaine. Donc c'était décidé.

Partir, non pas fuir, mais partir pour souffler, vivre, aimer, rire, et ne plus sentir ce poids sur ses épaules, celui que le kiné avait renoncé à gérer et qui la laissait usée le soir venu, il n'y avait plus de lourdeur, il y avait de la légèreté, de la joie même à se lancer vers l'aventure de sa vie, et c'était bien ce qu'elle espérait cette fois.

Il avait fallu tant de temps pour qu'elle se décide enfin à être « elle », mais ce petit truc de trop avait été le déclencheur... Il ne suffisait plus de regarder par-dessus son épaule, il ne suffisait plus de penser qu'elle avait fait au mieux, il était évident que malgré toute la bonne volonté et le courage dont elle avait fait preuve pour les 30 dernières années, quelque chose manquait à son tableau et cette chose si absente était le temps, le temps d'être « Elle » à sa guise, en vrai et pour de bon cette fois.

Non pas que sa vie, ce qu'elle en avait fait ou ce qu'elle était n'était que tricherie, mais il est certain que pour être soi (enfin), il faut être seule « un peu ». N'être pas la mère, l'épouse, ou la maîtresse, mais juste être soi face à soi !

Et l'autocar arriva... assise sur les derniers sièges, côté vitre, pour profiter du paysage, des couleurs de la nature et surtout du voyage, Mady était heureuse.

La route se dessinait entre les flancs des collines, plus loin un lac d'un bleu profond reflétait au passage les visages entourés par les vitres de l'autocar, comme de petites cases où chacun jouait sa place, comme un puzzle réunissant des inconnus sur un même dessein, un même trajet.

Quelques heures passées, l'autocar fit une halte. Une pause attendue, comme lors des départs en vacances, quand Mady n'était qu'une enfant, le début du rêve avant l'arrivée.

Cette fois le petit motel offrait un confort très acceptable et un bar/restaurant d'où s'échappait la délicieuse odeur de rôti... Mady avait faim, elle était bien. Qui n'a jamais rêvé de partir ainsi, de « s'absenter » un peu, beaucoup, pour toujours... ?

Les clients étaient pour la plupart ses co voyageurs, mais certains semblaient des habitués, tutoyant la patronne et blaguant avec le cuisinier qui présentait un tel sourire accueillant et brave que la blague en perdait de sa drôlerie. Que cet homme avait l'air bon, sa femme était à l'autre bout du bar, pour accueillir les clients et elle était très souriante et pas de ses rictus feints, non de ce joli sourire que peuvent offrir ceux qui sont généreux.

Mady était bien, oui encore mieux, encore plus ! et son assiette ne sembla pas trop construite, en tous cas pas assez pour la rebuter et le tout fût englouti avec une gourmandise non dissimulée.

Qu'il était bon de trouver les gens beaux, d'aimer l'atmosphère de ce lieu, de dévorer les plats, que c'était bon...

Le voyage avait repris, encore quelques centaines de kilomètres et elle retrouverait la plage, les chemins, les coquelicots et les lézards de son enfance, encore un peu de patience et tout allait s'ouvrir à elle, comme un livre, comme une aventure, sans le déjà vu, sans le programmé, le nu, le vrai, le nouveau.

A l'heure où plus personne ne pouvait se passer des moyens de communication de près ou de loin, en fermant la porte de la maison, Mady avait fermé aussi les portes de sa vie pour un temps, plus de mobile, de pc, plus de connexion, LIBRE !

Il lui semblait se retrouver dans un film du passé, quand les voyageurs prenaient l'autocar pour se rendre au village voisin le temps d'une fête ou d'un marché, l'autocar avait su garder intactes les sensations les plus simplistes du voyage en commun sans le parcours fléché de l'aéroport ou d'une gare bondée, sans la voix persistante qui vous obligeait à suivre les directives. Là un chauffeur à l'allure bon enfant, joufflu avec de gros sourcils et arborant un large sourire à chaque nouvel arrivant dans son bus.

Ce mode de transport avait su préserver aussi une certaine complicité entre les voyageurs, comme une communion pour un temps, tous semblaient disposés à être courtois. On ne se bousculait pas, on n'exigeait pas une place dont le n° était presque une propriété, on ne sollicitait pas une hôtesse pour avoir juste l'impression d'être pris en charge très officiellement, non ici on voyageait en toute simplicité.

Deux jours s'étaient écoulés et enfin, les côtes découpées, la mer, les petites criques, les villages au loin, l'autocar terminait sa route, Mady arrivait...

Il était un peu plus de 17h et déjà le soleil s'apaisait, un peu plus orangé, un peu plus tiède. Mady avait pris son sac et avançait dans le village, regardant tout, rien, le petit rien mais si grand dans ses yeux, comme si tout était nouveau, Mady était une autre, tout était là...

L'épiciers en grande conversation avec ses clients, le fleuriste perplexe devant son étal, quelques fleurs rose, quelques blanches, plutôt ici, non plutôt là. Il avait cet air efféminé qu'ont certains danseurs, il semblait si préoccupé de l'image que donnait cette présentation et c'était une fin d'après-midi ! Comme il devait souffrir à l'ouverture de sa boutique chaque matin.

Mady avait conscience que la perfection n'est pas de ce monde, que l'approcher est un challenge de chaque instant mais que s'y accrocher est une forme d'aliénation qui empêche la fantaisie de l'être.

Un peu plus loin sur le cours, un couple de vieilles personnes se tenant par la main, couvaient du regard un petit chien, comme si c'était un enfant, leur enfant, et tout près, sur un banc face à la statue centrale de cette place, un monsieur très élégant lisait son journal, un sourire aux lèvres, tout ici sentait la quiétude. Mady le savait, elle allait adorer ce jour et ceux à venir pour longtemps.

Peut-on être certain d'avoir un jour la chance d'écrire son histoire, pas celle qui s'impose à chacun de vos pas ou faux pas, celle que l'on choisit justement parce que les embûches et les erreurs vous ont donné la force et la sagesse de commencer autre chose... parce que l'âge, et c'est ce qu'on ne vous dit pas, vous apporte cette sensation que tout peut arriver, avec cette simple différence, que vous y êtes mieux préparé...

Bref, peut-on décider un jour de soi ?

Mady était maintenant face à ce petit hôtel dont la façade étroite ne comptait que deux fenêtres par étage. L'entrée était très accueillante, telle la propriétaire qui arbora un joli sourire à

l'arrivée de Mady. Cette jolie dame paraissant au moins soixante-dix ans avait un visage avenant, creusé de rides et auréolé d'une chevelure frisée couleur argent. Sa blouse fleurie et le petit col de guipure qui en sortait lui donnait cet allure soignée qu'ont les grand-mères de nos souvenirs.

Le contact était si aisé qu'elles échangèrent très vite quelques avis sur la saison, les fruits et les confitures. Après toutes ces années de bataille, Mady se laissait doucement aller à la chaleur de ces premiers nouveaux instants.

Une fois entrée dans sa chambre, son premier geste fût d'ouvrir la petite fenêtre aux rideaux de dentelle, la place s'offrait avec les petits bruits de son quotidien, les enfants qui rentraient de l'école, le bavardage des mamans et comme un bruit de fond le cliquetis venant de la baie.

Juste le temps de se rafraîchir et de se changer et Mady allait renouer avec les dunes, la bonne odeur du sable et des petits œillets parme qui poussaient librement au milieu des herbes hautes. Les petites barrières sensées maintenir les dunes étaient un peu moins visibles. Un vent léger égrainait le sable blond, Mady assise face à la mer respirait...

Il avait fallu tant de temps, tant de coups durs digérés ou non pour qu'un jour la décision s'impose.

Laura, sa benjamine, avait quelque peu bousculé l'ordre « établi » qui aurait voulu que Mady profite de son temps entre son travail, ses amis, ses activités associatives et les allées et venues de sa fille, toujours en quête du bonheur et toujours prête à se quereller avec Mady qu'elle rendait responsable de son « état ».

Cette jeune femme, belle, intelligente et vive avait, en apparence, tout pour être épanouie. Mais le bonheur se mesure sur l'échelle de chacun et Laura avait décidé très tôt, trop tôt que sa vie serait celle d'une mère accomplie, épouse d'un homme et c'est tout. Bien sûr ce décor était en totale opposition avec la vie de Mady et les conflits étaient légion sur sa responsabilité quant aux difficultés de Laura à réaliser son rêve. Tout était bon pour en découdre, le moindre conseil, l'avis donné sans arrière-pensée, bref tout était devenu si lourd pour Mady qui n'aspirait qu'à la quiétude.

La dureté de l'attitude de Laura et une certaine forme de sadisme avaient eu raison de sa patience. Que fallait-il faire ? Il fallait juste partir et vivre, vivre vraiment quelque chose d'autre, permettre ainsi à Laura de gérer au mieux ses angoisses et ses « haines », la mettre face à elle, et lui donner l'envie de trouver de son chemin.

Mady avait toujours beaucoup communiqué, les enfants, les amis, les collègues, elle avait une âme de thérapeute « disait-on » ! Elle n'avait pas fait d'analyse et pourtant elle était parfaitement lucide sur sa vie et avait trouvé son équilibre à partir de sa 45<sup>ème</sup> année. Mais comme tout s'use, sa capacité à communiquer avait aussi atteint ses limites, à plus forte raison en se rendant compte qu'écouter Laura, conseiller Laura signifiait donner tout son temps et remettre son ouvrage sur le métier, à la demande, au pied levé et sans résultat. Elle qui avait reçu une éducation plus que stricte, froide et qui ne permettait pas que l'on ait à répéter un ordre ou un avis, avait fini par perdre son souffle.

Le simple calcul de ce qu'il lui restait de potentiel temps l'avait amenée à sa décision. Vivre, être soi, goûter, humer, respirer calmement.

La mer allait, revenait, les vaguelettes fredonnaient ce même air qu'autrefois. Il est des moments, des choses, que le temps ne peut changer. Les sensations étaient au rendez-vous, même si Mady ne s'était pas privée de ce genre de décor, c'est ici et seulement ici qu'elle savait retrouver la paix et la force de se lancer...

Le soir descendu, Mady entra dans le restaurant qui faisait face à son hôtel. Une jeune fille élancée, un peu étriquée dans son maillot et très maquillée s'approcha d'elle.

« Je vous prie Madame », dit-elle, pointant du doigt une table dressée d'un couvert et ornée d'un petit bouquet « fait maison », « merci beaucoup Mademoiselle », Mady s'installa.

Autour d'elle, deux tables étaient occupées, d'un côté un couple de touristes vraisemblablement, de l'autre un jeune homme qui partageait son dîner avec des livres et un stylo agité.

Le menu était simple et attrayant, un peu comme à la maison. Un déca et Mady allait bientôt rejoindre l'hôtel et sa chambre. La fenêtre toujours ouverte laissait passer un air frais, il faisait bon.

Elle n'eut aucun mal à trouver le sommeil, elle qui depuis quelques années, au gré des interventions de Laura, trouvait parfois refuge dans ce petit cachet blanc qui ne l'assommait pas mais qui très vite lui donnait cette impression de détente et qui lui faisait oublier le poids du corps et des coups de fronde.

8H à peine, pas une seconde à perdre, Mady avait revêtu son pull fétiche blanc, simple et qui sa mariait si bien au jean, les sandales de cuir brun, le sac en bandoulière et la voilà prête.



La gentille propriétaire de l'hôtel gérait le petit-déjeuner pour ses clients et la bonne odeur du café circulait dans une salle adjacente à l'accueil, une table ovale couverte d'une toile cirée imprimée de fleurs, du blanc, du rose, du vert, le printemps s'invitait à table.

Une corbeille de croissants chauds, une cafetière de porcelaine pour le café fumant et deux bols de confiture maison, fraise ou mûre. Mady opta pour la mûre sauvage dont le mariage avec le croissant battait tous les records de gourmandise.

La journée s'annonçait bien, après ce copieux petit-déjeuner et renseignements pris auprès de l'hôtesse, Mady avait décidé de revisiter les côtes à bord d'un chalutier. Le patron pêcheur Monsieur PARMEL était connu de tous comme « le bourru », mais en aucun cas effrayant !, « juste un caractère de cochon... » Disait-on. Qu'importe elle était lancée, une navette l'avait amenée au port qui se situait de l'autre côté de l'anse. Tout était pour le mieux, « la Miséricorde » était là toute de bleu et de blanc, les filets soigneusement arrimés, et son commandant droit comme un i planté à la proue.

Monsieur PARMEL ! Monsieur PARMEL, hou hou ! Bonjour !...

Mady installée sur le pont, à la proue, se laissa submerger par l'histoire, la sienne.

Il avait fallu tant d'amour et tant d'ardeur pour faire grandir ses quatre filles, tant de moments de découragement et tant de matins où quitter le lit semblait un défi... pourtant aujourd'hui elle ne regrettait rien, mais elle devait construire son devenir, à partir de maintenant il fallait tout conjuguer à la première

personne, ne rien laisser, ne rien concéder, ne rien tolérer (quel vilain mot qui implique admettre ou accepter presque par obligation) il fallait passer d'elle à Je et la distance était grande, mais les derniers mots de Laura avaient été comme le déclic de ce que Mady ne serait plus et de ce qu'elle était vraiment maintenant.

Un jour, lors d'une conférence elle avait appris enfin... que les parents ne sont pas les mêmes tout au long de leur vie et que l'éducation dispensée elle aussi diffère entre le premier et le dernier du foyer. Tout était là, en quoi Mady devrait-elle aujourd'hui se conjuguer encore au pluriel alors qu'en elle bouillonne le besoin de se reconnaître pour ce qu'elle n'a sans doute jamais cessé d'être.

Monsieur PARMEL était sorti de la cabine du bateau et regardait en direction de Mady, dubitatif... Qui est cette femme, seule, en cette saison ou tout le monde quitte la station balnéaire pour rejoindre la ville. Qui est-elle et que cherche-t-elle ?

Madly, les cheveux dans le vent profitait du soleil et de l'air, la traversée la ramenait à ses souvenirs d'enfance, à cette maison tant aimée où elle rejoignait chaque année ses grands-parents pour deux mois délicieux de jeux, de découvertes dans la nature et pour tous ces beaux moments passés sous les tamaris avec son grand-père. Envolée la maison, vendue vite par sa mère, vendue avec les souvenirs et perdue pour ceux qu'elle aurait pu encore offrir à ses filles peut-être...

Au fait ses filles... l'aînée Solène, à qui la vie apportait jour après jour le bonheur imaginé dans l'enfance, la seconde Marie-Anne pour qui, par contre, le chemin avait été épineux mais qui jamais ne se laissait abattre, Laura qui avait prononcé le mot, les mots... et Dorianne, à qui Mady avait donné tout ce qui lui restait de substance, (comme si il fallait boucler la boucle) et qui aujourd'hui se construisait avec des hauts et des bas mais avec surtout une belle assurance qui lui permettait d'avancer et de grandir pas à pas.

Là assise à la proue tout était léger, le clapotis des vagues, l'air embaumé, le soleil juste chaud mais pas trop et la sensation d'être libre, enfin.

Elle pourrait presque, à cet instant, et si ce n'était pas toujours douloureux, remercier Laura pour les mots qu'elle a prononcé...

Quel soudaine douceur, quelle légèreté, un peu comme si tout ce que Mady avait dû vivre faisait partie d'un bagage et qu'aujourd'hui elle n'avait plus à le porter. Ce n'était pas du désamour ce n'était pas une crise de quinquas, non juste un choix qui s'imposait, il fallait avancer et vivre.

Au-delà de la côte, au loin, le phare, Mady se demandait si Monsieur PARMEL accepterait de faire une halte... cet endroit lui était plus que familier et le commandant, bien que rustre ne se fit pas prier longtemps, sans doute intrigué par cette nouvelle venue.

Mady voulait voir, car un pied du phare, elle s'en souvenait on apercevait « la Tara », la plage de son enfance, la crêperie de Maria, les gitans de passage qu'elle avait décidé d'accompagner alors qu'elle n'avait que six ans, la détresse de son père qui la

cherchait depuis des heures et le bonheur enfin d'être serrée dans ses bras, sans être grondée. Ce père parti trop vite et qui avait été sa « maman », la tendresse de chaque instant et la pudeur de son amour, ses racines pour toujours. Parfois Mady lui parlait, il n'était pas si loin et elle savait que cet amour reçu n'avait pas de fin, elle lui confiait sa tristesse mais elle savait aussi sa fierté de voir ce que Mady toute seule avait su construire, loin de la perfection, peut-être mais avec tout cet amour transmis et retransmis, le bilan en valait la peine !

Voilà, le chalutier venait d'accoster la digue et Mady n'avait plus qu'à franchir ces masses rocailleuses pour regarder de l'autre côté... La Tara, au loin avait quelque peu changé, quelques bâtiments récents, une activité balnéaire un peu plus actuelle, mais le point de vue était là, il ne manquait que le petit chapiteau rouge du cirque saisonnier qui la faisait rêver autrefois... Ce moment lui appartenait, elle était en phase avec Elle, avec le temps, avec la vie, tout était là.

Monsieur PARMEL avait sonné le rappel d'une voix rauque, juste un « Madame, il faudrait songer à rentrer », qu'importe elle reviendrait...

A peine arrivée au port, Mady décida de prendre un vélo et de refaire le grand tour jusqu'au village, comme lorsqu'elle allait chercher le lait à la ferme, avant.

Enfourché le vélo, quel plaisir et ce temps où elle pouvait penser... il suffisait de pédaler, pas de code de la route, pas de risque d'infraction, juste pédaler et penser, à quoi ?, à ses filles restées là-bas, loin et surtout loin d'Elle telle qu'elle était aujourd'hui. Il n'y avait que Marie-Anne pour peut-être comprendre, car sa vie difficile était un peu celle qu'avait eu à

vivre Mady. Il n'a jamais été écrit que les choses seraient faciles, mais dans le cas présent, et par ses choix, Mady avait cumulé les problèmes et conjugué le bonheur avec le malheur.

La magie, pour Mady, était que rien de ce qu'elle avait dû traverser de douloureux ne l'avait pas rendue aigre, comme le pensait Solène, qui ne voyait de sa mère que ce que Dorianne voulait bien en dire, et il était facile à une toute jeune femme d'avoir un regard critique sur les « possibles » erreurs d'une mère qui savait avoir donné le maximum et qui souhaitait enfin se donner le temps de ce qu'il restait à parcourir. C'était certainement difficile à comprendre à l'aube d'une vie de jeune femme qui s'ouvrait sous de bons hospices et dont Mady pouvait se féliciter en silence car elle n'avait vécu que pour son engagement à voir ses filles avancer dans la vie avec plus de facilités qu'elle n'en avait eu. Cette souffrance était tellement légitime pour celle qui avait vécu seule, seule dans ses mariages, seule dans l'éducation de ses enfants, seule face à la société qui pouvait juger des apparences. Il en avait fallu du cran pour assumer ses choix, de partir puis de recommencer et d'y croire et de recommencer. Au bout du compte, la société lui fichait la paix, ses ex-hommes aussi et seules ses filles lui renvoyait des certitudes quasi grotesques sur la vie, la sienne, la leur... mais qui appelait-on la nuit ou tard le soir, mais qui recevait comme un déversoir, les craintes et les pleurs à toute heure du jour ou de la nuit ?

Il y avait eu aussi beaucoup de bonheurs à partager, mais qui s'en souvenait à cet instant ? Mady n'en retrouvait plus la moindre trace au quotidien, certes la vie était devenue très difficile mais au point d'effacer sa longue présence, sa disponibilité de chaque

instant, son amour inconditionnel, voire fusionnel pour ses filles « uniques »...

Mady, aux seuls mots de Laura, une nouvelle fois en guerre, avait eu comme un déclic, qui ? Mais qui pouvait s'imposer de tenir cette servitude trente années durant sans décider un jour de s'accorder du plaisir infini, même défendu, même inconnu, qui ?

L'arrière côte était tout de vert, des champs, des prairies, un peu de bétail, quelques fleurs et la route un peu plus nationale qu'autrefois, mais que c'était bon, de rouler, de penser, de sourire à la vie.

Le soleil se couchait lorsque Mady arriva sur la place, à l'angle d'une rue, on pouvait redéposer les vélos empruntés sur le quai. Monsieur Marcel gérait son petit garage au gré du tourisme et du tout-venant, le chiffon huileux entre les mains, cet homme avec son pantalon bleu maintenu par une ficelle et ce maillot distendu un peu tâché était tout simplement beau, avec quelques dents en moins, il ne perdait rien de son sourire sympathique et bon enfant, « je vous remercie, ma p'tite Dame et j'espère que la promenade a été bonne ». Ici, tout semblait si facile, fleuri, tendre et humble.

Regagnant son hôtel pour se changer, Mady remarqua une affiche sur la vitre du restaurant où elle comptait dîner. « Ce soir, 21h, RENCONTRE AVEC NATHAN AZEL, maître de conférence, autour du thème, « SOMMES NOUS OBJET OU SUJET ? - La ville voisine accueillait Nathan, incroyable, vraiment incroyable... Elle avait connu Nathan lors de conférence qu'elle organisait. Dans son domaine professionnel, Mady avait eu la chance de croiser ou de rencontrer des

personnes « presque hors du commun » et ce soir Nathan était là tout près...

Il ne lui fallut pas longtemps pour rejoindre le restaurant, dîner et appeler un taxi pour rejoindre la ville voisine.

La salle était en amphi, une salle de spectacle dépendant du casino (mot magique pour Mady autrefois, mais avec le temps elle avait atterri...) placée au troisième rang, elle savait qu'elle ne perdrait rien des expressions de Nathan et qu'elle allait renouer avec ce remue-ménage cérébral qui l'avait jadis réveillée sur sa condition.

La vie vous réserve quelques fois des surprises... leur première rencontre en avait été une, la seconde ne fit que confirmer cette communion et là dans quelques minutes, Nathan serait à nouveau présent.

C'était comme si cette communion avait permis de les rapprocher à ce moment où Mady avait dû faire le choix du Je. Car c'est au cours d'une des interventions de Nathan, au moment où la vie de Mady tenait au fil de téléphone, à l'angoisse des appels de Marie-Anne, à l'époque éloignée de quelques centaines de kilomètres de Mady, Marie-Anne avait traversé une période plus que douloureuse, c'est à ce moment-là, quand la peur s'était installée au quotidien, que la santé de Marie-Anne était sa seule préoccupation, c'est là que Nathan avait apporté sa sagesse, son regard sur la vie, la souffrance, la mort et c'est là que Mady avait pu puiser d'autres forces pour d'autres combats.